LA

FAMILLE LAMBERT

COMÉDIE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 28 avril 1857.

Digitized by Google

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

Digitized by Google

34274

1

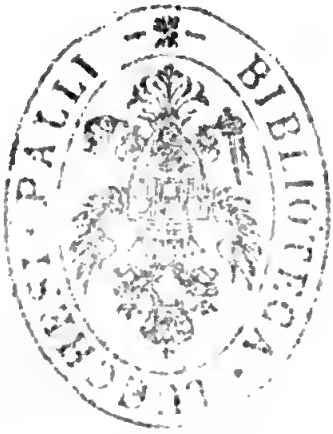
LA FAMILLE LAMBERT

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE

PAR

LÉON GOZLAN



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

— Représentation, reproduction et traduction réservées. —

PERSONNAGES

LAMBERT, manufacturier.	MM. LAFONT.
GÉRARD, associé de Lambert	LAGRANGE.
JULIE LAMBERT.	Mlle FARGUEIL.
ADÈLE LAMBERT.	Mme BELLECOUR-LAGRANGE.
LOUIS, domestique.	

La scène est à Fromonville, près de Fontainebleau.

LA

FAMILLE LAMBERT

ACTE PREMIER

Pavillon au milieu d'un jardin. Chaises de jardin. Guéridon à gauche. — A droite, table chargée de livres et de factures.

SCÈNE PREMIERE

LAMBERT, GÉRARD.

(Ils sont assis à gauche, Gérard paraît préoccupé.)

LAMBERT.

Qu'as-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

GÉRARD, se levant et visant avec un fusil le sommet d'un arbre.*

Décidément, il faut que j'abatte ce vilain corbeau qui nous poursuit de ses cris lugubres depuis une demi-heure; c'est de sinistre augure pour ton voyage.

LAMBERT, prenant le fusil des mains de Gérard.

Peux-tu croire...

GÉRARD.

Mon ami, si tu ne crois pas aux pronostics des corbeaux, te voilà forcé de ne pas croire non plus au sel répandu, aux glaces brisées, aux couteaux en croix, au vendredi, au nombre treize, aux araignées vues le matin. Ça peut te mener loin. (Voulant de nouveau s'emparer du fusil.) Laisse-moi tuer ce corbeau.

LAMBERT prend le fusil et le dépose au fond.

Non... Voyons, que veux-tu qu'il m'arrive de Fromonville

* Lambert, Gérard.

où nous sommes, à Fontainebleau où je vais me rendre?... Un voyage de six lieues!

GÉRARD. Ils s'asseyent à gauche.*

Oui, mais tu vas chercher deux cent mille francs à Fontainebleau.

LAMBERT.

Les deux cent mille francs que mon excellent oncle a promis de verser dans ma maison, dans notre belle manufacture de porcelaines qui, dans quelques jours, aura l'honneur de te saluer mon associé!...

GÉRARD.

Ton associé! Il me semble que ce titre va me faire une fois de plus ton ami.

LAMBERT.

Oui, nous devenons frères.

GÉRARD.

Et même mieux que cela, ne t'en déplaise.

LAMBERT.

Sans doute, puisque tu deviens presque mon fils en devenant mon gendre. Mon gendre! Qui nous eût dit qu'un jour tu épouserais ma fille? Dame! j'ai trente-huit ans; marié à dix-neuf ans, il n'est pas prodigieux que j'aie une fille qui en a seize, et que je la donne à un ami qui a dix ans de moins que moi.

GÉRARD.

Je n'ai pas toujours cru à ce mariage qui nous fait si heureux toi et moi; Adèle s'est décidée difficilement.

LAMBERT.

Lentement, peut-être...

GÉRARD.

Non, difficilement. Mais puisqu'elle m'accepte...

LAMBERT.

Et qu'elle t'aime.

GÉRARD, se levant.**

Oui, elle m'aime, je le crois. Puisque nous parlons de mon mariage avec notre chère Adèle, parlons encore une fois de ton oncle. Tu ne vas pas chez lui, au château de Bellevue,

* Gérard, Lambert.

** Lambert, Gérard.

uniquement pour recevoir les deux cent mille francs qu'il doit mettre dans notre maison.

LAMBERT, se levant aussi.

Tu me rappelles la partie la plus délicate, la plus difficile de ma mission : je vais lui demander d'assister, dimanche prochain, à ton mariage avec ma fille, sa petite-nièce.

GÉRARD.

Qu'il adore.

LAMBERT.

Il l'adore, sans doute, mais il adore aussi son fauteuil. Or, comme le digne homme n'a pas quitté l'horizon de Fontainebleau depuis quarante ans, nous éprouverons, j'en suis sûr, quelques difficultés à le faire venir ici... Je tenterai pourtant tous les moyens.

GÉRARD.

Je t'en prie; Adèle ne se croirait pas mariée si son grand-oncle n'était pas à la cérémonie.

LAMBERT.

Et puis, elle est bien aise... orgueil de jeune fille... de lui montrer la belle corbeille de mariage que tu lui as donnée, et qui contient tant de jolies robes, tant de superbes cachemires, tant de magnifiques diamants!

GÉRARD.

Ces diamants viennent de ma mère : ils ne pouvaient être mieux portés que par ma chère Adèle.

LAMBERT.

La voici!

SCÈNE II

LES MÊMES, ADÈLE, entrant de droite.

ADÈLE, à Lambert qui s'avance vers elle.*

Ah! c'est joli! que vient de me dire maman? Elle prétend, monsieur, que vous serez au moins huit jours en voyage. Vous ne seriez donc revenu que la veille de mon mariage?... C'est tout bonnement impossible... huit jours!...

* Gérard, Lambert, Adèle.

LAMBERT.

J'ai peut-être dit à ta mère sept ou huit jours... plutôt sept... je n'affirmerais pas.

ADÈLE.

Je vous assure qu'elle m'a dit huit jours.

LAMBERT.

Puisque tu l'assures...

ADÈLE.

Oui, mais je vous assure aussi que cela ne sera pas.

LAMBERT.

Vraiment?

ADÈLE.

Non.

LAMBERT.

Tu ne le permets pas?

ADÈLE.

Non.

LAMBERT.

Allons! un père doit obéissance à sa fille : je ne resterai que quatre jours au château de Bellevue; par conséquent, je serai revenu dans quatre jours, je m'y engage.

ADÈLE.

A ce prix on vous permet de partir. Ah!... non... pas encore! vous m'avez déjà trompée une fois. De quelle manière vous engagez-vous?

LAMBERT.

Mais...

ADÈLE.

N'êtes-vous pas négociant?

LAMBERT.

Sans doute; ensuite?

ADÈLE.

Faites-moi un billet.

GÉRARD.

L'idée est drôle.

ADÈLE.

L'idée est excellente... Allons, vite, un billet!

GÉRARD, à Lambert.

Voici du papier, une plume... écris.

ADÈLE, gravement.

Écrivez!

LAMBERT, s'asseyant à la table de droite.

Cette défiance m'honore.

ADÈLE, dictant à Lambert, qui écrit.*

« Je soussigné, fabricant de porcelaines à Fromonville, m'engage envers ma fille, mademoiselle Adèle Lambert, à être de retour audit Fromonville dans quatre jours... » La date, et signez... Non! ne signez pas. J'oubliais l'essentiel... Et si vous n'êtes pas revenu dans quatre jours, à quoi vous engagez-vous?

GÉRARD.

Elle a raison... il faut une pénalité.

ADÈLE.

Il faut une pénalité!

LAMBERT.

Cette défiance m'honore de plus en plus. (Il recommence à écrire, disant à haute voix ce qu'il écrit.) « Et si je ne suis pas revenu dans quatre jours, je consens, à mon retour... »

GÉRARD.

A quoi consens-tu?

ADÈLE.

Oui, à quoi?...

LAMBERT, écrivant.

« Je consens, à mon retour, à n'embrasser ni ma femme ni ma fille. »

GÉRARD.

Bravo! Il sera de retour. Et moi, j'endosse le billet! (Il signe derrière le billet qu'il remet à Adèle.)

SCÈNE III

LES MÊMES, JULIE.

JULIE, entrant à gauche, au milieu des éclats de rire de Gérard et de Lambert.**

Comme on est joyeux ici!

* Adèle, Lambert, Gérard.
** Julie, Adèle, Lambert, Gérard.

ADÈLE.

Ah! maman, accourez, accourez!... Une bonne nouvelle à vous apprendre... lisez! (Elle montre le billet fait par Lambert.)

JULIE, expressivement.

Je vous remercie, pour ma part, d'avoir pris un pareil engagement. (Elle rend le billet à Adèle.)

ADÈLE, à Lambert.

Maintenant, reprenons, mon père. Puisque vous vous rendez à Fontainebleau, n'allez pas oublier de faire une visite, à Blancménil, à monsieur de Grandval.

JULIE.

Mais non, ma fille, ce n'est pas bien nécessaire. Pourquoi ton père, qui va à Fontainebleau pour affaires...

ADÈLE.

Et pour mon mariage.

JULIE.

N'est-ce pas une affaire?...

ADÈLE.

Mais non, c'est un plaisir...

JULIE, s'asseyant à gauche.

Tu as raison; mais enfin, pourquoi, pour quel motif ton père se dérangerait-il pour aller chez monsieur de Grandval?

ADÈLE.

Pour quel motif?... Ah! maman, monsieur de Grandval, qui a été si bon, si attentif, si complaisant pour vous et pour moi tout le temps que nous avons passé chez mon oncle! monsieur de Grandval, qui nous a invitées à toutes les grandes fêtes qu'il a données cet été à son château de Blancménil, ces charmantes fêtes que vous paraissiez tant aimer! (Elle s'assied près de sa mère.)

JULIE.

Oui, je les aime, c'est vrai, ma fille, mais beaucoup plus pour vous que pour moi. Je suis fière et ravie, mon Adèle, de vous voir la plus gracieuse, la mieux parée de toutes ces fêtes, qui ne valent pas pour moi une de vos bonnes caresses, quand vous venez me remercier, au milieu du bal, de vous y avoir conduite. Vous ne savez pas, Adèle, ce qu'il y a de suave et de bon... vous le saurez aussi dans quelques années... à voir la joie s'épanouir, comme une belle rose, sur

le visage matinal d'une enfant aimée. En la suivant d'un regard attendri à travers les quadrilles, on recommence le chemin par où l'on a passé, on respire de son souffle de dix-huit ans; enfin, par un vol qui n'ôte rien à celle à qui l'on prend, la mère dérobe dans l'ombre, à la fille, la sérénité qu'elle lui a donnée et dont elle n'a rien gardé... Mais, pour en revenir à votre projet... non, je ne veux pas que votre père se dérange pour aller faire part de votre mariage à monsieur de Grandval.

LAMBERT, à Julie, en examinant avec Gérard des livres et des factures.

Cela ne me dérangera pas du tout, ma chère amie : le château de Bellevue n'est qu'à deux pas de Blancménil; je crois même que les deux parcs se confondent.

ADÈLE, se levant.

Oui, mon père. D'ailleurs, je le répète, c'est une politesse qui est bien due à monsieur de Grandval; c'est indispensable... Nous a-t-il fait polker, maman et moi, à toutes ses matinées dansantes, où vous n'avez jamais daigné venir ni l'un ni l'autre, ours que vous êtes!

LAMBERT.

Nous étions si occupés...

ADÈLE.

Mais vous êtes toujours si occupés!... C'est donc indispensable, comme je le disais, que vous alliez... (Elle s'assied près de sa mère.)

JULIE.

D'ailleurs, du moment où elle l'a mis dans sa petite tête bretonne, nous n'avons qu'à nous incliner. Si elle vous demandait le soleil, je ne sais vraiment pas comment vous vous y prendriez pour lui refuser. Je ne connais qu'une faiblesse au monde qui égale la vôtre, (embrassant Adèle) c'est la mienne... Allez donc chez monsieur de Grandval puisque Adèle trouve que c'est indispensable.

ADÈLE, tenant un écheveau de laine que sa mère dévide tout en parlant.

Et du moment où vous y allez, je crois qu'il est de la plus simple courtoisie que vous l'invitiez à mon mariage.

JULIE.

Une lettre d'invitation, comme à tout le monde, eût satisfait, de notre part, à toutes les convenances.

ADÈLE.

Ah! monsieur de Grandval mérite mieux que cela!

LAMBERT.

Décidément, Adèle est éprise, elle est folle de monsieur de Grandval. Sois donc un peu jaloux, Gérard, sois donc jaloux!

GÉRARD.

Jamais! D'ailleurs je n'ai jamais vu monsieur de Grandval; j'ignore s'il est bien, s'il est mal.

ADÈLE.

Il est fort bien, n'est-ce pas, maman?

JULIE, embarrassée.

Oui, comme tout le monde.

ADÈLE.

Comme tout le monde... comme tout le monde!... Belles façons, tournure militaire, moustaches à faire peur... charmant! Tout le monde n'est pas charmant!

LAMBERT, à Gérard.

Tu entends?

GÉRARD.

J'entends.

ADÈLE.

Regards pleins de fierté et de distinction!

LAMBERT, à Gérard.

Tu entends toujours?

GÉRARD.

Toujours!

LAMBERT.

Et cela ne t'irrite pas?

GÉRARD.

Pas plus que le signalement d'un passe-port. (A Adèle.) Achevez le passe-port : signes particuliers?...

ADÈLE.

Gracieux, aimable, spirituel.

JULIE.

C'est probablement tout?

ADÈLE.

Non, ce n'est pas tout.

GÉRARD.

Ah!

LAMBERT.

Quoi donc encore?

ADÈLE.

Monsieur de Grandval est gentilhomme : il est vicomte de Grandval!

LAMBERT.

Oh! ceci...

ADÈLE.

Ceci est beaucoup!.... Gentilhomme!... Je ne voudrais pourtant pas rabaisser ceux qui ne le sont pas.

LAMBERT.

Voilà de l'indulgence à notre adresse!...

ADÈLE.

Non, mon père; mais je serais fâchée que vous pussiez penser que je ne fais aucune estime de ceux qui...

JULIE, vivement.

Mais votre père aussi est gentilhomme...

LAMBERT, d'un ton lâché.

Julie! Julie!

ADÈLE.

Pas possible! mon père serait vicomte?

JULIE.

Il est mieux que cela.

LAMBERT.

Julie! Quelle nécessité y avait-il...

JULIE.

Il est comte.

GÉRARD.

Nous voilà trahis!

ADÈLE, se levant.

Oh! et vous ne m'en aviez rien dit! Comte! mais est-ce bien vrai, mon père?

JULIE.

Quand je vous l'affirme.

ADÈLE.

Comte Lambert!... C'est drôle... comte Lambert... Il me semble pourtant que cela ne va guère... cela sonne mal...

JULIE.

Il s'appelle le comte Lambert de Montbiron.

ADÈLE, avec joie et emphase.

A la bonne heure!... Lambert de Montbiron!... Est-ce beau, est-ce riche à prononcer!... c'est aussi beau que vicomte de Grandval!

LAMBERT, regardant Gérard.

Toujours!

GÉRARD.

Toujours.

ADÈLE, à Julie.

Mais alors, vous êtes comtesse de Montbiron.

JULIE.

Incontestablement.

ADÈLE.

Oh! mais je vais casser toutes nos porcelaines!

GÉRARD.

Elle est charmante!

ADÈLE, à Lambert.

Et pourquoi donc ne vous faites-vous pas appeler monsieur le comte de Montbiron?

LAMBERT.

Oh oui! cela ferait admirablement au bas d'une facture: « Avoir reçu de monsieur Pierre ou Paul, pour dix tasses dorées et un sucrier, la somme de soixante francs. Signé: Lambert, comte de Montbiron! » Mon enfant, je tenais fort peu à t'instruire de ces particularités de famille; mais puisque ta mère en a jugé autrement...

JULIE.

Au moment de la marier, la révélation devenait inévitable. Moi, j'ai pu, pendant des années entières, pour complaire à vos calculs, me résigner à un effacement complet, à une obscurité... (Elle se lève.)

LAMBERT, se levant.

Obscurité raisonnable, sage, ma chère Julie. Et d'abord, il n'a pas dû me répugner de cacher mon titre de comte sous un habit de manufacturier, quand Gérard, que voilà, en a fait autant avec son titre de marquis.

ADÈLE, naïvement surprise.

Vous seriez marquis?...

GÉRARD.

Que voulez-vous?...

ADÈLE.

Mais c'est un rêve!

LAMBERT.

Non, ma bonne Adèle, c'est une réalité dont nous te devons maintenant l'explication.

ADÈLE.

Oh oui!... marquis!

LAMBERT.

Moi, Lambert de Montbiron, et Gérard de Ronsac, mon ami, n'avons apporté au milieu d'une société aristocratique, justement fière de son passé, qu'une fortune réduite d'âge en âge par nos braves aïeux. Nous avions éclairci nous-mêmes en quelques années un patrimoine déjà fort mince, quand, un jour où, comme d'habitude, nous avions dîné ensemble au *café de Paris*, nous nous sentîmes entraînés à nous communiquer nos projets d'avenir. Il ne nous restait guère plus à l'un et à l'autre qu'une vingtaine de mille francs. Prendre du service dans l'armée... c'était un peu tard pour Gérard... c'était beaucoup trop tard pour moi qui, du reste, étais déjà marié. Alors nous en vînmes à énumérer, lui de son côté, moi du mien, tous les descendants de grandes familles qui se mettaient chaque jour à la tête de notre industrie française. Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux?... Nous ferons comme eux! nous écriâmes-nous pleins d'espérance, Gérard et moi; oui, nous nous ferons un nom respecté dans le commerce. Vingt larges carrières nous sont ouvertes, laquelle prendrons-nous?... Devant nous, la mer et ses échanges lointains qui enrichissent; sous nos pieds, les mines et tout un monde de produits précieux à extraire; ici, les bateaux à vapeur; là, les chemins de fer. Il ne faut que de la bonne volonté et de la résignation; nous en aurons! Nos aïeux respiraient la fumée du canon, nous respirerons la fumée de nos forges et de nos manufactures; ils plantaient un drapeau déchiré par la bataille sur les murs écroulés d'une ville conquise, nous planterons le drapeau de la probité sur une fortune gagnée à la sueur de nos veilles. La probité vaut bien la gloire, et l'industrie, comme la guerre, a ses héros à citer. Fulton est im-

mortel comme Turenne! Jacquart n'est-il pas aussi grand que Condé? Allons! orgueil de race et de famille, écartez-vous, laissez passer, sortis de vos rangs, deux volontaires de la noble armée du travail!... Et, Gérard et moi, nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre, après avoir soigneusement caché nos titres au fond de nos secrétaires; car il ne fallait pas, mon enfant, qu'une faillite vînt un jour, double affront, salir en plein tribunal de commerce notre enseigne de négociants et notre écusson de gentilshommes. Mais si Dieu, au contraire, secondait notre bonne volonté, si nous devenions riches, eh bien! nous reprendrions nos titres, nous nous ferions encore appeler, moi, monsieur le comte de Montbiron, et Gérard, monsieur le marquis de Ronsac.

ADÈLE, enthousiasmée.

Ah! mon père, permettez-moi...

LAMBERT.

Laisse-moi achever... Aidés de mon oncle, nous fondâmes cette vaste manufacture de porcelaines qui a prospéré au delà de toutes nos prévisions... Juge-nous, maintenant : nous aurions été des gentilshommes ruinés, à charge à la société et à nous-mêmes; nous sommes devenus de riches manufacturiers, d'honorables industriels. Ma fille, voilà notre histoire à tous deux : qu'en penses-tu?

ADÈLE, embrassant chaudement Lambert.

Voilà ce que j'en pense... Mais, je réfléchis, c'est monsieur de Grandval qui n'en reviendra pas, quand nous ferons pompeusement annoncer aux portes de ses salons : Madame la comtesse de Montbiron et madame la marquise de Ronsac!

JULIE.

Je croyais, ma chère Adèle, que vous n'aviez plus rien à dire sur monsieur de Grandval.

ADÈLE.*

J'ai fini, je n'ai plus rien à ajouter. (Elles s'assoient à gauche.)

GÉRARD.

Oui, mais moi, j'ai à ajouter et j'ajoute, puisque les rangs sont reconnus maintenant, que monsieur de Grandval a une qualité que vous avez oubliée, mademoiselle.

* Julie, Lambert, Adèle, Gérard.

ADÈLE.

Laquelle?... oh! dites-la-moi.

GÉRARD.

Il est joueur comme les cartes.

JULIE, à part.

Oui, malheureux!

LAMBERT, assis.

Tu le connais donc?

GÉRARD.

Non, mais il est assez connu. On sait qu'en trois ans, il a perdu quinze cent mille francs aux eaux de Hombourg.

ADÈLE.

Quinze cent mille francs!

GÉRARD.

Oui, mademoiselle! que l'année dernière, aux eaux d'Aix, il perdit une fois trois cent cinquante mille francs; et que, sans le baron de Jarnoff, qui lui prêta cette somme, il se serait fait sauter la cervelle.

JULIE, à part.

Mon Dieu!

GÉRARD.

Il eut même à ce sujet un duel avec son adversaire au jeu. Celui-ci avait eu l'inconvenance de se plaindre trop haut de quelques retards apportés dans le payement de cette dette d'honneur. Monsieur de Grandval, dont l'adresse à toutes les armes est connue, le paya et le tua. Enfin, pour épuiser le chapitre ouvert par mademoiselle, je dirai que M. de Grandval a vendu récemment toutes les propriétés qu'il possédait en Bretagne, toutes les actions qu'il avait dans les chemins de fer, et, pas plus tard que le mois dernier, la magnifique galerie de tableaux qu'on admirait à son château de Blancménil, toujours pour acquitter, car il est homme d'honneur avant tout, ses énormes pertes de jeu.

JULIE, à part.

Fatale passion!

ADÈLE.

Ah! c'est bien triste!... Mais c'est égal, personne ne polke aussi légèrement que lui. C'est un enchantement de danser avec monsieur de Grandval.

LAMBERT, à Gérard.

Mais tue-la donc!

GÉRARD, riant.

Non! non! non!... quand nous serons mariés! parce qu'on m'acquittera.

LAMBERT, se levant.

Ah çà! mais nous l'oublions tous, l'heure de mon départ approche.

JULIE, à part.

Enfin!

GÉRARD.

Il n'est que sept heures!

LAMBERT.*

Eh bien! je pars à huit heures précises par la voiture des frères Jolibœuf. (Adèle et Julie se lèvent.)

ADÈLE.

Qui passe à cinq minutes d'ici au bout du sentier.

LAMBERT.

Sans doute... Mais nous n'avons pas dîné... et ce n'est pas trop d'une heure, dînons donc tout de suite.

JULIE, à un Domestique.

Servez!

LAMBERT, à Louis, qui est en train de se retirer.

Louis!

LOUIS.

Monsieur?...

LAMBERT.

En revenant, vous m'apporterez mon paletot, ma casquette et mes gants de voyage.

GÉRARD.

Et les deux pistolets qui sont sur ma cheminée... Prenez garde, Louis, ils sont chargés! (Louis s'en va. A Lambert.) Tu les emporteras avec toi. De l'endroit où tu descends de voiture, jusqu'au château de Bellevue, chez ton oncle, tu as à traverser une partie de la forêt qui n'est pas très-sûre.

ADÈLE.

Ne partez pas, alors! ne partez que demain.

* Julie, Adèle, Lambert, Gérard.

JULIE.

Mon ami, je joins ma prière à celle de notre fille...

LAMBERT.

Impossible. (Les Domestiques apportent la table toute servie.)

ADÈLE, suppliant.

Mon père!...

LAMBERT, à Gérard.

Tu avais bien besoin de faire demander ces pistolets, de parler de la forêt!... Adèle lit déjà dans la *Gazette des Tribunaux :* « Hier, un honorable manufacturier, » — tous les manufacturiers en danger sont honorables, — « de la commune de Fromonville, traversait une allée de la forêt de Fontainebleau, quand tout à coup il vit sortir du fourré deux hommes à figure sinistre... »

ADÈLE, effrayée.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

LAMBERT.

Que disais-je? (Frappant sur la joue d'Adèle.) Folle! on ne me tuera pas, je m'y engage. Veux-tu un autre billet?

ADÈLE, énergiquement.

Non! mais je veux aller avec vous!

GÉRARD.

C'est très-bien, mademoiselle.

LOUIS.

Madame est servie.

LAMBERT. *

A table! il n'est que temps; la diligence des frères Jolibœuf n'attend pas.

GÉRARD.

A table!

LAMBERT, tandis qu'on mange.

Que pensez-vous du château de Blancménil dont nous parlions tout à l'heure?

JULIE, à part, contrariée.

Encore?...

ADÈLE.

Superbe! incomparable! merveilleux!

* Lambert, Adèle, Gérard, Julie.

GÉRARD.

Un parc magnifique, plein de lièvres, de perdrix et de faisans!

ADÈLE.

Et le château!... un palais! un véritable palais de fées!

GÉRARD.

Et quelle vue majestueuse du haut de la terrasse!... rien n'est plus beau au monde!

ADÈLE, à Julie.

C'est précisément ce que vous disiez l'autre jour, sur la terrasse même; vous ajoutiez qu'on passerait volontiers sa vie au château de Blancménil.

JULIE.

Moi, j'ai dit cela?

ADÈLE.

Plusieurs fois.

JULIE.

Je l'aurai dit...

LAMBERT.

Cela, ma chère amie, prouve au plus haut degré ton excellent goût.

ADÈLE.

Ah!... si Blancménil était à nous!

GÉRARD.

Demandons tout de suite le château de Fontainebleau.

LAMBERT.

Blancménil est à nous.

ADÈLE.

Mon père, ne nous faites pas de ces frayeurs-là! on en meurt.

JULIE.

La plaisanterie est charmante.

GÉRARD.

Je ne trouve pas, moi.

LAMBERT.

Blancménil est à nous, vous dis-je!

JULIE.

Cette énigme?...

LAMBERT.

Vous allez avoir tout de suite le mot de cette énigme. Mon-

sieur de Grandval, à qui appartenait Blancménil, est perdu de dettes, Gérard vient de vous l'apprendre...

JULIE, à part.

Quelle fatalité ramène à chaque instant ce nom aujourd'hui!

LAMBERT.

La ruine du vicomte est complète.

JULIE, à part.

Complète!

LAMBERT.

Mais laissons monsieur de Grandval. Vous supposez bien que ce n'est pas moi qui ai l'insolence de vouloir acheter quinze cent mille francs le château de Blancménil?

GÉRARD.

Nous ne le supposons pas.

ADÈLE.

Malheureusement!

LAMBERT.

C'est mon oncle qui l'achète, non pas pour lui, mais pour nous, pour nous seuls, qu'il tient absolument à avoir pour voisins. Bellevue et Blancménil ne feront plus qu'une propriété, comme lui et nous ne ferons plus qu'une famille. Donc, il a acheté Blancménil, où nous pourrons, sans altérer la physionomie de ce beau domaine, transporter notre manufacture et faire notre résidence.

JULIE, à part.

Oh non!... trop de souvenirs... jamais!

LAMBERT.

Ainsi, dans trois mois, mes amis, nous serons installés au château.

ADÈLE.

Excellent oncle! Mais comment reconnaître jamais tant de bonté? Blancménil à nous! quel bonheur!... Oui, mais monsieur de Grandval?

LAMBERT.

Oh! nous ne l'achetons pas avec le château!

GÉRARD.

Nous ne sommes pas assez riches pour le payer : il polke trop bien.

LAMBERT, à Julie.

Ma chère amie, tu sembles n'éprouver aucune joie à cette acquisition...

JULIE, embarrassée.

Pardon, mon ami, mais une si riche résidence me cause quelque crainte...

LAMBERT.

Mais tu t'écriais il n'y a pas longtemps, et tu viens d'en convenir, que c'était une propriété unique au monde... que tu aurais voulu y passer ta vie !

JULIE.

J'ai réfléchi. A quel train de maison, à quelles dépenses n'oblige pas la possession d'une aussi vaste propriété? Il faut sans cesse inviter, constamment recevoir...

LAMBERT.

Mais tu ne détestes pas trop recevoir.

JULIE.

Cela entraîne à donner des fêtes, des bals, des soirées...

ADÈLE.

Mais vous les adorez, maman.

JULIE.

On est regardé comme les seigneurs du pays, quand on a un château.

LAMBERT.

Tu as tenu à ce que nous fussions comte et marquis... il faut bien un château à nos seigneuries... Allons, allons! tu te laisseras faire violence.

LOUIS, qui apporte les pistolets et le paletôt.

On apporte de Paris, pour mademoiselle, un grand carton sur lequel est écrit : Très-recommandé.

ADÈLE.

Je sais ce que c'est.

LAMBERT.

Nous qui ne le savons pas, nous désirerions...

GÉRARD.

Oui, nous désirerions...

ADÈLE, à Gérard.

Curieux ! C'est ma couronne et mon voile de mariée. Faut-il les renvoyer?

GÉRARD.

Oui.

JULIE.

Louis, portez ce carton au salon et posez-le sur la table auprès de la corbeille de mariage.

ADÈLE.

Nous irons admirer tout cela dans la soirée.

LAMBERT.

Mais est-ce que je n'entends pas les grelots de la diligence?

ADÈLE.

Oui.

JULIE.

Oh! elle est encore loin! (A part.) Elle n'arrivera donc jamais!

LAMBERT.

Pas très-loin. (Il se lève.) Le moment de vous quitter approche. Tenez! je crois que vous feriez bien aussi de vous retirer. L'air est très-frais dans ce pavillon. (Ils se lèvent.)

ADÈLE.

Mais non, mon père; il est très-doux, au contraire.

LAMBERT.*

Et parce qu'il est si doux, au lieu de te retirer, tu aimerais beaucoup mieux, je gage, aller te promener avec Gérard dans la grande allée des tilleuls?

ADÈLE.

Mais... oui... A moins que monsieur Gérard ne craigne l'air du soir. (Les Domestiques enlèvent la table.)

GÉRARD, ironiquement.

Je le crains beaucoup, mademoiselle, pour mon ophthalmie et pour mon rhumatisme.

LAMBERT, s'adressant à Adèle et a Gérard.

Allons, futurs époux, on vous permet jusqu'à dix heures la grande allée des tilleuls... N'est-ce pas, Julie?

JULIE.

Tout ce que vous faites est bien.

LAMBERT.

Cette fois, les grelots de la diligence ne sont pas loin.

* Gérard, Adèle, Lambert, Julie.

ADÈLE, voulant retenir Lambert.

Non... encore un instant !

LAMBERT, en mettant son paletot, sa casquette et ses gants.

Impossible ! je n'ai que le temps de vous embrasser, et je vous embrasse. Adieu, ma femme. (Il embrasse Julie.)

JULIE.

Adieu, mon ami.

LAMBERT.

Adieu, Adèle. (Il l'embrasse.)

ADÈLE.*

Adieu, excellent père !... Quatre jours seulement, entendez-vous ! j'ai votre billet.

LAMBERT, lui serrant la main.

Adieu, Gérard.

GÉRARD, lui mettant les pistolets dans les mains.

Tu les oubliais.

LAMBERT.

Voyons, donne, puisque tu y tiens tant ! (Il glisse les pistolets dans sa poche.) Tu crains toujours... toujours ton corbeau ?

GÉRARD.

Toujours mon corbeau.

LAMBERT.

Encore une fois adieu et au revoir !

GÉRARD, résolûment.

Ma foi, nous allons t'accompagner, Adèle et moi, jusqu'à la grille.

ADÈLE, avec joie.

Ah ! oui.

LAMBERT.

Bravo ! (Il prend Adèle sous un bras et Gérard sous l'autre.) Julie, ne sois pas jalouse de mon bonheur... je ne les verrai pas de quatre jours... Allons, mes amoureux, venez ! (Lambert, Adèle et Gérard sortent.)

SCÈNE IV

JULIE, seule, puis un DOMESTIQUE.

Seule enfin ! J'ai cru que cette diligence ne passerait jamais ; j'ai cru qu'il ne partirait plus, qu'Adèle et Gérard ne

* Gérard, Lambert, Adèle, Julie.

me quitteraient pas de la soirée!.. et que n'ai-je pas souffert pendant ce dîner! Je me sentais défaillir, mon trouble me rendait stupide, je perdais la tête... elle est encore pleine de confusion. Et cette enfant! cette Adèle qui ne se lassait pas de parler de monsieur de Grandval! Elle y revenait sans cesse; son obstination était si grande, qu'elle aurait fini par se compromettre elle-même auprès de son père et de monsieur Gérard, s'ils ne connaissaient l'un et l'autre la pureté de son cœur. (Regardant sa montre). Bientôt huit heures et demie... C'est à huit heures et demie : il va venir; dans quelques minutes il sera à m'attendre à la porte du petit bois; dans quelques minutes je serai près de lui... (Elle s'assied à gauche.) Ah! je n'ai jamais tant souhaité, tant redouté de le voir... Comment lui dire?... Il faut pourtant lui dire que tout est désormais fini entre nous. C'en est fait de notre amour... Ah! pourquoi cet amour est-il venu surprendre, empoisonner ma vie! Mais j'y renonce... il le faut! Sur un soupçon... je connais la fierté, la violence de mon mari... il m'écraserait, il me tuerait! S'il ne devait tuer que moi!... (Elle se lève.) Mais son repos, sa dignité, son honneur à jamais perdus... (Elle regarde sa montre.) Encore cinq minutes; dans cinq minutes je lui dirai donc... Mon Dieu! que lui dirai-je?... car si je me blâme, si je me condamne, si je me déteste, je l'aime encore, je l'aime avec tout le désespoir d'un cœur qui comprend bien qu'après cette flamme et cette clarté, il n'y aura plus là que la nuit et de la cendre. N'importe, c'est pour la dernière fois que nous nous serons rencontrés. J'ai pu commettre une faute grave, irrémissible, tant que ma fille n'était qu'une enfant; mais Adèle se marie, ma faute serait un crime. Une autre existence va commencer pour elle, une autre existence doit aussi commencer pour moi. (Elle s'assied à droite.) Toute une révolution s'est faite en moi quand elle est venue hier, toute émue, au sortir de l'église, me demander pardon de ses fautes de jeune fille... ses fautes, à moi!... et solliciter à genoux ma bénédiction. Mes lèvres, mon cœur, mes mains ont pâli. Je n'ai pas osé la bénir... mais j'ai osé tout bas me maudire... Ah! ceci m'a éclairée au bord de l'abîme; la mère a sauvé la femme... (Elle se lève.) J'ai à remercier Dieu... Personne n'aura connu cette intrigue... personne ne la connaîtra... Ma résolution est bien

prise... il va la savoir... il l'approuvera... Et s'il ne l'approuvait pas?... s'il me disait, comme toujours : Cet amour est ma joie, mon bonheur, toute mon existence?... je serais sourde, je serais muette. Il pleurera peut-être, peut-être me dira-t-il : Vous me quittez au moment où, ruiné, perdu, je n'ai que vous pour me consoler... je ne verrai pas ses larmes ; je serai forte. Non! je ne le serai pas, je le sens bien. (Elle s'assied à gauche.) Comme je me trompe moi-même, comme je me plais à me mentir! (Elle pleure, puis se lève.) Mieux vaut ne pas le voir... Je ne le verrai pas!... Laissons passer la minute. (Elle regarde à sa montre.) L'aiguille va l'indiquer. Il est déjà là-bas... il ouvre la petite porte... il entre dans le parc... il regarde au bout du sentier si je viens... il me tend les bras!... Je n'irai pas! non, je n'irai pas! (Elle met rapidement son chapeau et va pour sortir, elle s'arrête.) Mais j'y vais, pourtant ! O mon Dieu! mon Dieu! retenez-moi, foudroyez-moi à cette place, ou je suis perdue... (Un bruit se fait dans le massif de verdure placé au deuxième plan. Julie s'arrête.) Quelqu'un! (Un Domestique sort du massif.) Son domestique!... (Le Domestique salue, remet une lettre à Julie, et se retire.) Que veut dire?... (Elle décachète et lit.) « Mon adorable amie, tu m'apprends ce matin qu'il partira ce soir, à huit heures, pour Fontainebleau, et que tu te trouveras à huit heures et demie à la petite porte du bois. Non, je n'ai jamais si vivement appelé de toutes les forces de mon âme cette heure d'amour ; mais, vois la fatalité, il m'est impossible de profiter de ce rare bonheur... » Le ciel m'a entendue!... « Une affaire d'où dépend ma vie m'appelle à Paris... » D'où dépend sa vie!... « Je cours à l'instant à Paris, pour savoir si mon banquier peut mettre à ma disposition une somme qui doit me sauver... » Il aura joué, il aura perdu!... « Je serai de retour chez moi à dix heures, je t'enverrai aussitôt mon domestique. Il sera à Fromonville à minuit, il sonnera de toutes ses forces à la grille, sois attentive, puis, après avoir sonné, il disparaîtra. Cela voudra dire que tout va bien. (Ici l'on voit venir Lambert par l'allée qu'il a prise en s'en allant. Il marche avec la plus grande précaution, et s'avance en souriant et sur la pointe du pied vers Julie qui continue à lire.) Mais si à minuit, ce soir, tu n'entendais pas retentir cette cloche, c'est que... »

LAMBERT, enlevant vivement la lettre des mains de Julie.

C'est moi!

SCÈNE V

JULIE, LAMBERT.

JULIE, poussant un cri. *

Ah!...

LAMBERT, la lettre dans la main en riant.

Un billet doux que madame a reçu pendant mon absence.

JULIE, terrifiée, regardant toujours la lettre que Lambert tient dans la main.

C'est que... je vous croyais parti... je vous croyais déjà loin...

LAMBERT, d'un ton léger.

Je suis parti en effet, mais je n'étais pas très-loin... Figure-toi, ma chère amie, il m'est arrivé un accident.

JULIE.

Un accident!...

LAMBERT, tire les pistolets de ses poches et les dépose sur le guéridon.

Gérard, qui croyait avoir si bien prévu et si bien calculé tous les événements de mon voyage, en a oublié un, un qui en vaut mille! il a oublié les comices agricoles. Oh! les comices agricoles!... On m'a même invité cette année, si tu t'en souviens, à faire partie du jury. (Il quitte son paletot.)

JULIE, toujours préoccupée de la lettre que tient Lambert.

Il a donc été commis quelque crime dans la commune?

LAMBERT.

Comment? Je te parle du jury des comices agricoles... Mais qu'as-tu donc? je te trouve un air...

JULIE, même préoccupation.

Mais non, mon ami, je vais vous dire... c'est... c'est le froid...

LAMBERT.

Voilà!... Avant de te quitter, tantôt, ne t'ai-je pas conseillé de rentrer?

JULIE, même préoccupation.

Rentrer!... rentrer de si bonne heure quand il fait si chaud!...

* Lambert, Julie.

LAMBERT.

Ah çà! voyons, ma bonne amie, tu dis d'abord qu'il fait si froid, ensuite qu'il fait si chaud... mets-toi d'accord!

JULIE, même préoccupation.

C'est que... c'est que j'ai chaud et froid en même temps.

LAMBERT.

Alors, tu es indisposée.

JULIE, même préoccupation.

Oui, indisposée, mais ce n'est rien, mon ami... Non, je n'ai rien.

LAMBERT.

Bien sûr, ce n'est rien?

JULIE, souriant d'un air contraint.

Non, mon ami, non!... Mais continuez donc!... vous parliez...

LAMBERT, s'asseyant.

Des comices agricoles. D'abord, il s'en est fallu de peu que je ne partisse pas : la diligence craquait sous le poids des voyageurs. J'étais placé entre cinq ou six fermiers qui causaient entre eux avec chaleur du phénomène animal ou végétal sur lequel ils comptent pour obtenir la récompense du jury. Leurs phénomènes étaient placés sur l'impériale de la diligence... et il y en avait des phénomènes!... c'était l'arche de Noé, le déluge n'était pas loin.

JULIE, même préoccupation.

Quel déluge?

LAMBERT.

Je te parle d'un déluge au figuré. A quoi penses-tu?

JULIE, même préoccupation.

Encore une fois, pardon; mais ce que vous me dites est si étrange!...

LAMBERT.

L'étrange, le voici : parmi ces fermiers, il y en avait un qui apportait aux comices, disait-il, une poule énorme, d'une monstrueuse grosseur. Retiens bien ceci : à la droite de ce brave fermier, était un autre individu, un boucher, je présume, qui conduisait pareillement aux comices un chien colossal de la plus redoutable espèce. Tout allait au mieux jusque-là... (Il met la lettre dans sa poche.)

JULIE, qui a vu ce geste avec joie.

Ah!

LAMBERT.

Mais presque en même temps que moi, était monté dans la diligence un rustre de la mine la plus sauvage. « Allez-vous aussi aux comices? lui demande-t-on en ricanant.—Parbleu! répond-il, et c'est moi qui aurai la médaille d'or! J'ai découvert une herbe qui endort les renards; ils n'y ont pas plutôt goûté qu'ils bâillent et se mettent à ronfler; ça fait qu'ils ne mangent plus les poules à présent... Voici l'herbe (il sort la lettre de sa poche. Cri étouffé de terreur poussé par Julie), dit-il, en montrant un paquet de feuilles, et il ajoute : Le renard est là-haut, il dort profondément. » Il achevait à peine de vanter sa découverte, qu'un bruit formidable éclate sur nos têtes; voici ce que c'était : le renard, qui n'avait probablement pas assez mangé de son herbe, s'était éveillé et s'était jeté sur la poule pour la dévorer; le chien, de son côté, étranglait le renard. Les chevaux épouvantés s'emportent et se précipitent sur les fossés de la route; figure-toi si la voiture était secouée, c'était le roulis d'un vaisseau au plus fort de la tempête, c'était... (Il déploie la lettre et la balance comme pour imiter le roulis d'un vaisseau.)

JULIE, dans une exclamation désespérée.

Ah! mon Dieu!

LAMBERT, se levant.

Rassure-toi, nous avons versé, mais très-heureusement!... Une fois sur mes pieds, j'ai renoncé, tu le supposes, à me rendre à Fontainebleau en compagnie de toute cette histoire naturelle; je suis revenu bien vite ici, ignorant, je l'avoue, si le renard avait mangé la poule, si le chien avait mangé le renard, s'ils s'étaient mangés tous les trois, ou bien s'ils avaient mangé les voyageurs, mais me proposant sérieusement de demander moi-même un prix aux comices agricoles pour être sorti vivant de cette ménagerie. Eh bien! que dis-tu de mon aventure?

JULIE, dans un étonnement profond.

Hein!... quelle aventure?

LAMBERT, renversé de surprise.

Ah! par exemple!... Mais à coup sûr, il a dû se passer ici

quelque chose d'extraordinaire... il est arrivé à Adèle quelque chose que tu ne veux pas me dire. Où est Adèle?

JULIE, se levant.

Tout près d'ici, mon ami, mais il ne lui est rien arrivé, je vous jure.

LAMBERT, avec instance.

Je veux la voir!

JULIE.

Je vous le jure... Elle et Gérard vont venir!... ils sont près d'ici. (Elle va pour sonner.) Tenez, les voici!... (A Adèle et à Gérard.) Venez donc!...

LAMBERT, respirant.*

Ah!...

SCÈNE VI

LES MÊMES, ADÈLE, GÉRARD, LOUIS.

ADÈLE, haletante.

Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?

GÉRARD.

Nous voici! nous voici!...

ADÈLE.

Mais comme vous êtes pâle, maman!

JULIE.

Ton père craignait...

ADÈLE, à Lambert.

On nous a dit que vous étiez revenu, mon père.

GÉRARD.

Et nous étions inquiets de savoir pourquoi.

ADÈLE, à part.

Mais qu'a donc maman?

LAMBERT.

Vous saurez tout, je n'ai pas le temps de recommencer ce soir le récit de mon naufrage... je vais me hâter de faire ce que j'aurais dû faire d'abord. Louis, va seller la jument, et je me rendrai à cheval à Fontainebleau.

* Gérard, Adèle, Lambert, Julie.

ADÈLE.

Non, mon père, non! vous voici, nous vous gardons; vous ne partirez que demain.

GÉRARD.

Au fait, quelques heures de plus, quelques heures de moins...

LAMBERT.

Mais non! mais non! j'ai promis à mon oncle, j'ai promis au notaire.

ADÈLE.

Vous resterez!

JULIE.

Mon ami...

LAMBERT, hésitant.

Fontainebleau, je le sais, sera demain tout entier aux comices. On ne fera pas d'affaires.

GÉRARD.

Sans doute!

ADÈLE.

Sans doute!

LAMBERT.

Pourtant...

ADÈLE.

Non, monsieur, vous ne partirez pas. Il fait très-beau... une nuit superbe! Nous vous ferons de la musique jusqu'à onze heures. Je serai étourdissante d'amabilité... Décidément vous restez.

LAMBERT.

Mais...

GÉRARD.

Elle a raison.

ADÈLE.*

A bas cette vilaine casquette! (Elle jette au loin la casquette de Lambert.) Donnez-moi que j'ôte vos gants... (C'est en cherchant à déganter la main de Lambert qu'elle prend la lettre qu'il tient.) Que tenez-vous donc là? (Elle prend vivement la lettre qu'elle déploie et qu'elle se dispose à lire.)

* Gérard, Lambert, Adèle, Julie.

JULIE, avec explosion.

Malheureuse enfant! (Elle passe à Lambert, qui s'est emparé de la lettre et va la lire.) Ne lisez pas!...

ADÈLE, à part.*

Qu'ai-je fait?

LAMBERT, lisant.

« Mon adorable amie, tu m'apprends ce matin qu'il partira ce soir à huit heures pour Fontainebleau, et que tu te trouveras à huit heures et demie à la porte du petit bois. »

ADÈLE, qui n'a cessé d'étudier avec effroi le visage de Julie et de Lambert, à part.

Mon Dieu!

LAMBERT, continuant de lire.

« Non! jamais je n'ai si vivement appelé de toutes les forces de mon âme cette heure d'amour. » (Après s'être écrié :) Déshonoré! (il prend un pistolet sur le guéridon et vise sa femme.)

GÉRARD, lui saisissant le bras.

Mon ami!

ADÈLE, se jetant entre Julie et Lambert.**

Mon père, c'est moi qu'il faut tuer! Cette lettre... c'est à moi qu'on l'a écrite!

LAMBERT, laissant tomber son pistolet.

A elle!...

* Gérard, Lambert, Julie, Adèle.
** Gérard, Lambert, Adèle, Julie.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente un salon. — Lampe allumée sur une table. — A droite, une corbeille de mariage et un carton ouvert au fond duquel on peut voir un voile blanc et une couronne de fleurs d'oranger.

SCÈNE PREMIÈRE

LAMBERT, seul.

Quel changement dans cette maison! J'ai besoin de réunir toutes les forces de mon esprit pour croire à la réalité de ce changement. Il a été si rapide que ma raison en est troublée; une sorte de fièvre... Hier, tout respirait encore ici la joie et la sérénité domestique... et maintenant, le trouble et l'agitation... Je touchais au bonheur que j'avais rêvé : marier dignement ma fille... Je n'étais séparé de ce bonheur que par quelques heures, que par ce léger voile... Adèle ne le mettra jamais, et je ne dois plus être heureux.

SCÈNE II

LAMBERT, GÉRARD.

GÉRARD, entrant lentement à droite, vient s'appuyer sur le fauteuil de Lambert.*

Eh bien?...

LAMBERT, lui indiquant la porte d'une pièce latérale, à gauche.

Elle est là.

GÉRARD.

Son évanouissement?...

LAMBERT.

Il vient de cesser; il a duré une heure.

GÉRARD.

Une heure!...

* Gérard, Lambert.

LAMBERT.

Je la quitte à l'instant; j'attends qu'elle soit tout à fait remise pour...

GÉRARD.

Pour...

LAMBERT, se levant.

Mon ami, j'ai de sévères devoirs à remplir, je les remplirai.

GÉRARD.

Ménage-la, elle est bien jeune...

LAMBERT.

Nous a-t-elle ménagé la honte et la douleur?

GÉRARD.

Peut-être es-tu allé trop vite, trop loin, dans l'interprétation de cette lettre.

LAMBERT.

Trop loin!

GÉRARD.

Oui; car enfin, cette lettre... la colère t'a empêché tantôt d'en achever la lecture.

LAMBERT.

Je viens de la lire en entier.

GÉRARD.

Ah!

LAMBERT.

Si je n'ai pu parvenir à connaître par l'écriture... une écriture habilement altérée... l'auteur de ce billet sans signature, le sens ne laisse aucun doute.

GÉRARD.

Aucun?

LAMBERT, serrant la main de Gérard.

Non! (Il passe la main sur ses yeux et s'assied à gauche.)

GÉRARD.

Assurément ces indices sont graves, mais ils ne sont pas des preuves certaines, absolues. Il faut d'autres témoignages.

LAMBERT.

Je les aurai.

GÉRARD.

Et sa mère?...

LAMBERT.

Enfermée dans sa chambre, où il a fallu la transporter. Quand elle sera plus calme je pourrai lui demander... dans quelques instants...

GÉRARD.

Oui, ta femme interrogera ses souvenirs, elle soupçonnera peut-être... D'ailleurs, Adèle te dira sans doute elle-même...

LAMBERT.

Comme tu souffres, mon pauvre Gérard!

GÉRARD.

Beaucoup!

LAMBERT.

Mais elle ne t'aimait donc pas?

GÉRARD.

Je croyais fermement le contraire, j'aurais juré qu'elle m'aimait. Pourtant...

LAMBERT.

Pourtant, dis-tu?

GÉRARD.

Rien.

LAMBERT, se levant.

Parle! nous n'avons plus rien à nous cacher.

GÉRARD.

Je te fis remarquer chez elle, au moment où je te demandai sa main, une certaine hésitation. Je crois même t'avoir encore rappelé ce soir, avant ton départ si fatalement interrompu, cette résistance restée inexpliquée.

LAMBERT.

Oui, je me souviens!... Tu as raison!... Mais alors...

GÉRARD.

Mais non! cette résistance peut aussi bien être mise sur le compte de la réserve naturelle à une jeune fille qu'expliquée par tout autre motif.

LAMBERT.

Non, Gérard, tes yeux d'amant ont bien vu, ils ont mieux vu que mes yeux de père; et ce qui arrive prouve que cette indécision dont tu as été frappé chez Adèle... Mais elle vient, je l'interrogerai, je saurai... je saurai tout. (Serrant la main de Gé-

rard.) Ne t'éloigne pas... Je ne devais donc pas t'appeler mon fils !...

GÉRARD.

Oh ! Lambert ! Lambert ! (Il sort désespéré.)

LAMBERT, seul.

Il a le cœur brisé, et moi !...

SCÈNE III

LAMBERT, ADÈLE, entrant lentement à gauche.

LAMBERT, la faisant asseoir à gauche et s'asseyant près d'elle.

Adèle, tu n'as pas un père impitoyable devant toi, mon enfant, mais un ami. Où as-tu rencontré ce... ce jeune homme ?

ADÈLE.

Je vous en prie, ne me demandez rien.

LAMBERT.

Au contraire, il faut que je sache tout. Est-ce à Paris que tu l'as rencontré ? Mais voilà bientôt trois ans que nous n'habitons plus Paris, et tu étais encore une enfant quand nous l'avons quitté.

ADÈLE, à part.

Que répondre ?... Je ne m'attendais pas...

LAMBERT.

Est-ce à Paris ?

ADÈLE.

Non, mon père, non.

LAMBERT.

Est-ce ici que tu l'as connu ?

ADÈLE, de plus en plus embarrassée.

Encore une fois, mon père, ne m'interrogez pas !

LAMBERT.

Est-ce ici ?... Mais ici je ne vois autour de nous que des ouvriers respectueux à qui tu parles à peine.

ADÈLE.

Ce n'est pas ici. (A part.) Cet entretien !...

LAMBERT.

Ni à Paris, ni ici, où donc alors ?... Je ne vois plus que le

château de mon oncle... Oui, ta mère t'y a conduite, tout l'été dernier et cette année encore... et, en vérité, je m'étonne de n'avoir pas songé plus tôt... Parle, est-ce chez mon oncle, parmi la société qui se réunit à Bellevue, que tu as fait connaissance...

ADÈLE.

Mon père!...

LAMBERT.

Tu hésites... c'est là!

ADÈLE, vivement, en se levant.

Non!

LAMBERT, découragé, se levant aussi.

Non? (Se réveillant.) Mais j'y pense! Toi et ta mère êtes allées à plusieurs reprises au château de Blancménil, chez monsieur de Grandval... chaque fois vous y êtes restées plusieurs jours... Il y avait là des soupers, des concerts, des fêtes, des bals... Beaucoup de jeunes gens venus de Paris se trouvaient à ces fêtes, à ces bals, à ces concerts?

ADÈLE.

Oui, mon père.

LAMBERT.

Réponds-moi, Adèle, réponds-moi, je t'en supplie : c'est au château de Blancménil, n'est-ce pas, qu'il faut que j'aille chercher celui...

ADÈLE, à part.

Lui laisserai-je croire...

LAMBERT.

Tu baisses la tête, tu gardes le silence... c'est là!... Maintenant, il ne te reste plus qu'à me dire le nom de ce jeune homme.

ADÈLE, au supplice.

Mon père, vos regards...

LAMBERT.

Voyons, mon enfant, voyons, son nom?...

ADÈLE, même douleur.

Votre pâleur menaçante...

LAMBERT.

Tu te trompes, je t'interroge avec tranquillité : son nom?...

ADÈLE, même anxiété.

Je ne vous le dirai pas; vous êtes trop calme, vous le tueriez !

LAMBERT, à part.

Allons, elle l'aime. (Haut.) Pourquoi cette crainte pour lui ? Sans doute le choix secret que tu as fait me force à renoncer à de bien chères espérances, au projet si heureux que j'avais formé de t'unir à mon meilleur ami, à Gérard...

ADÈLE, à part.

Que dit-il ?...

LAMBERT.

Qu'as-tu ?

ADÈLE.

Rien. (A part.) Ah ! oui, perdu pour moi !

LAMBERT.

Mais enfin, à défaut du mari que je t'avais choisi, je ne vois pas pourquoi, puisque ce jeune homme t'aime, et que tu l'aimes sans doute, je ne vois pas pourquoi je ne donnerais pas mon consentement à ton mariage avec lui.

ADÈLE.

Que vous êtes bon !

LAMBERT, à part.

Elle va tout avouer. (Haut.) Je serai meilleur encore. Ce jeune homme n'est peut-être pas riche, et voilà sans doute, conviens-en, ce qui t'a empêchée jusqu'ici de t'ouvrir franchement à moi. Eh bien, parle ! je doublerai, je triplerai ta dot; s'il n'a pas de profession, nous lui en trouverons une : il entrera dans notre maison; je lui donnerai un intérêt dans nos affaires. Voyons, ma bonne Adèle, maintenant je pense que tu n'as plus aucune raison, aucun motif de me cacher son nom ?

ADÈLE.

Mon père, mon bon père, il m'est impossible de vous le dire.

LAMBERT.

Cette résistance...

ADÈLE, à part.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

LAMBERT.

Adèle, un dernier appel à ton affection pour ta famille, pour moi; si cette fois encore tu persistes à te taire, je te le jure, plutôt que de souffrir un outrage qui va devenir public... car que dira-t-on quand on verra que Gérard, dont le mariage avec toi était partout annoncé, que Gérard ne t'épouse pas?... je te jure... Ma vie est entre tes mains... Ce nom?...

ADÈLE, tremblante.

Eh bien... ce nom...

LAMBERT, avec autorité.

Dis-le, dis-le!

ADÈLE, avec émotion.

Vous le saurez un jour.

LAMBERT, avec force.

Tout de suite!

ADÈLE, épouvantée.

Bientôt.

LAMBERT, au dernier degré de violence.

A l'instant! (Il aperçoit Julie.) Julie!

ADÈLE.

Ma mère!

SCÈNE IV

JULIE, ADÈLE, LAMBERT.

JULIE, entrée par la porte latérale de droite.*

Adèle, vous n'avez pas dit la vérité à votre père.

ADÈLE.

Je n'ai pas dit...

JULIE.

Non. Il faut la dire, mon enfant.

ADÈLE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIE.

Rien?

ADÈLE.

Non.

* Adèle, Julie, Lambert.

JULIE, s'avançant comme pour parler.

Eh bien...

ADÈLE, interrompant Julie.*

Mon père!... écoutez-moi... En consentant à épouser monsieur Gérard, j'avais trop présumé de mon obéissance. Sans doute, monsieur Gérard est un noble cœur, un homme que j'estime, mais... (mouvement de Lambert) je ne l'aimais pas.

JULIE.

Pauvre enfant! tu nies ton amour pour Gérard, afin que nous croyions à ton amour pour un autre... Toi coupable! mais tu es folle; tu t'accuses d'un crime qu'enfantent seules des passions dont tu n'as ni l'âge, ni les vertiges, ni les égarements. (La faisant asseoir sur ses genoux.) Où sont tes passions? dans quel monde les as-tu contractées? dans quel air embrasé les as-tu respirées? Où en sont les signes? où en sont les blessures?... Des passions! (A Lambert.) Mais regardez-là donc!... Est-ce là des yeux brûlés par les larmes? est ce là des lèvres qui accusent des plaintes étouffées, des terreurs secrètes?... Toi, des passions! pauvre enfant; tu peux à peine porter ton amour, il t'écrase de son bonheur, et tu voudrais te charger du poids d'une passion!... Mais, encore une fois, voyez donc ce visage! et dites si jamais la candeur, la pureté de l'âme donnèrent un plus éclatant démenti à l'aveu d'une faute impossible!... (Se levant.) C'est donc moi qu'il faut croire quand je vous dis, quand je vous crie : Non, elle n'est pas coupable!

LAMBERT, qui a écouté et suivi avec la plus grande attention le dialogue entre Julie et Adèle, à part.

Qui veut-elle donc que j'accuse?

ADÈLE.

Ma mère! ma mère!...

JULIE, qui n'est entendue que d'Adèle.

Ah! je vais tout dire.

ADÈLE, bas à Julie, avec impétuosité.

Et la vie de mon père!...

JULIE, à part.

C'est affreux!

* Julie, Adèle, Lambert.

ADÈLE, voyant entrer Gérard.

Lui!... jamais! jamais!... (Elle sort à gauche.)

SCÈNE V

LAMBERT, JULIE, GÉRARD, en habit de voyage.

GÉRARD, très-ému, à part, après avoir étudié le visage de Lambert.

Allons, c'était la vérité. (Haut.) Mes amis, j'avais bien projeté de partir sans vous voir, mais il m'eût été trop cruel...

LAMBERT.

Tu t'en vas donc, Gérard?

JULIE.

C'est impossible, monsieur.

GÉRARD.

Comment aurais-je assez de force pour demeurer au milieu d'une famille où à chaque instant, à chaque pas, je rencontrerais le visage de celle que je ne puis oublier!

JULIE.

Encore une fois, monsieur, ce départ, cette séparation sont impossibles. Non! vous n'accomplirez pas un tel projet, ce serait un malheur éternel pour cette maison.

GÉRARD.

Au contraire, madame, c'est ma présence qui serait un malheur éternel pour cette maison; mais si je suis forcé de la quitter, je ne dois pas pour cela, mon bon Lambert, compromettre ta fortune, et je la compromettrais en me séparant tout à fait de toi. Nos intérêts resteront unis. Tu agiras enfin comme si j'étais toujours là.

LAMBERT.

Comme si tu étais toujours là! Mais quand tu ne seras plus là, est-ce que je pourrai commander à cette armée d'ouvriers qui n'écoutaient bien que tes avis? Moi-même, comme eux, j'étais habitué à tes conseils, j'avais besoin de ton approbation, j'avais besoin de t'entendre dire: « Lambert, courage, c'est bien. » C'est que, vois-tu, Gérard, une association de cœur, comme était la nôtre, c'est l'amitié, c'est la fraternité de deux pauvres marins embarqués sur le même vaisseau, exposés aux mêmes tempêtes. Je vais rester seul; je tomberai

au moindre découragement, je... Ainsi, mon ami, reprends ta fortune ; elle serait trop aventurée entre mes mains mal assurées; tu chargeras quelqu'un... je lui rendrai fidèlement compte... (L'émotion empêche Lambert de continuer.)

JULIE, désolée, près de la cheminée, la tête dans ses mains, à elle-même.

Ah ! c'est trop de malheur, c'est trop !...

GÉRARD.

Qui aurait dit hier que nous nous séparerions aujourd'hui ? Nous étions trop heureux, Lambert !

LAMBERT.

Oui, trop heureux !

JULIE, à part.

Et c'est moi qui suis cause... Il ne faut pas qu'il parte.

GÉRARD.

Vous penserez un peu à moi ?

LAMBERT.

Gérard !

GÉRARD.

Mon ami.

LAMBERT.

Ce portrait que tu as fait faire il n'y a pas longtemps, tu nous le laisseras.

GÉRARD.

Je ne l'ai plus, je l'ai donné à ta...

JULIE.

Elle me l'a remis.

GÉRARD.

Gardez-le tous les deux. Je voudrais qu'en mon absence, madame, il pût chaque jour vous remercier des bons soins que vous avez eus pour l'ami, pour le meilleur ami de votre mari, pour celui... Non ! ne revenons plus là-dessus... n'en parlons plus. A quoi bon ? Il faut pourtant que je parle d'elle encore une fois : vous lui direz, n'est-ce pas, madame, ou bien toi, mon ami... parce que moi... vous comprenez, sa vue, sa présence... je lui ferais trop de peine, si je la voyais... Oh ! mais ne la revoir jamais !...

JULIE, exaltée par les dernières paroles de Gérard.

Vous la reverrez, monsieur ; je ne veux pas !... Vous em-

porteriez d'ici la pensée que ma fille s'est rendue indigne de vous, cela n'est pas possible!... Je ne laisserai pas flétrir ses dix-sept ans, je ne laisserai pas emporter son avenir, son bonheur, sans protester, sans combattre, sans me jeter entre elle et vous comme elle s'est jetée entre moi et son père. (Prenant vivement Gérard par le bras.) Vous la reverrez!

GÉRARD, étonné et comme s'opposant à cette résolution.

Madame!...

JULIE.

Vous la reverrez à l'instant même.

GÉRARD.

Madame!... (Julie se précipite dans le cabinet de gauche où est entrée Adèle.) Non! jamais!... Adieu! (Il embrasse Lambert.)

LAMBERT, d'un ton ému et pressant.

Reste... vois-la... je t'en prie.

GÉRARD.

Toi aussi... tu veux... mais c'est au-dessus de mes forces!

LAMBERT.

Reste! .. Il règne ici un mystère qu'il n'appartient peut-être qu'à toi seul de pénétrer... Je reviendrai... Tu me diras... Gérard, un dernier courage! (Il sort à droite.)

GÉRARD, à part.

C'est elle!

SCÈNE VI

GÉRARD, ADÈLE.

GÉRARD, après un silence.

Votre mère a désiré que je vous fisse mes adieux...

ADÈLE.

J'aurais mieux aimé que vous fussiez parti sans me voir.

GÉRARD.

Vous ne deviez vous attendre cependant à aucun reproche de ma part.

ADÈLE.

Je les mérite tous.

GÉRARD.

Je ne puis donc plus douter?...

ADÈLE, l'arrêtant.

Vous croyez donc?...

GÉRARD.

Ne venez-vous pas vous-même de me dire à l'instant...

ADÈLE.

Ah oui! croyez tout... Adieu!

GÉRARD.

Eh bien... c'est étrange... Je ne doutais pas avant que vous fussiez là... je ne doutais pas avant de vous avoir vue... et depuis que vous m'affirmez vous-même...

ADÈLE.

Adieu, monsieur Gérard!

GÉRARD.

Je ne sais, mais il s'élève ici de toutes parts, depuis que vous êtes entrée, quelque chose qui me dit... mille choses qui repoussent, qui démentent vos paroles... C'est impossible, me dit votre front toujours calme... C'est impossible, me disent vos regards toujours purs... (Il prend lentement le voile et la couronne déposés sur la table.) C'est impossible! me crient ce voile nuptial et cette couronne candide et blanche. Que vous eussiez été belle!... que vous eussiez été touchante sous cette gaze sainte et sous ces fleurs bénies!

ADÈLE, émue.

Bienheureuse, aussi.

GÉRARD.

N'est-ce pas, Adèle?

ADÈLE.

Oh oui!

GÉRARD.

Et l'encens montant avec la prière et nous enveloppant tous les deux dans un nuage pour nous placer entre la terre et le ciel...

ADÈLE, dans l'extase.

Oh! mon âme!

GÉRARD.

Et tous les deux tombant à genoux pour prendre Dieu à témoin de l'union éternelle de nos cœurs... (Adèle tombe à genoux. Lambert entre par la porte de droite et s'arrête.) Et votre père étendant

ses mains émues sur nos têtes... (Il pose sur la tête d'Adèle le voile et la couronne. A part.) Elle ne pâlit pas. (Haut.) Et puis, dans l'ombre, priant pour notre bonheur, votre mère...

ADÈLE, se levant subitement et mettant les mains sur son visage.

Ma mère!...

LAMBERT, toujours au fond, à part.

Ah! ce cri!... Quelle révélation!

SCÈNE VII

LES MÊMES, JULIE, entrant par la porte latérale de gauche, LAMBERT, descendant.

LAMBERT, à Gérard.

Que signifie?...

GÉRARD.

Ce voile, cette couronne étaient là... mon imagination souffrante, exaltée... j'ai pris le rêve pour la réalité... j'ai pris le bonheur promis pour le bonheur qui ne sera jamais. (Il veut s'éloigner. Julie entre à gauche.)

LAMBERT, bas à Gérard.

Reste! (Haut. Prenant Adèle par le bras et la montrant à Gérard.) C'est ainsi parée, Adèle, que je comptais te présenter à Gérard le jour de ton mariage, puis te confier à lui en lui disant : « Reçois-la de nos mains comme nous l'avons reçue nous-mêmes de celles de Dieu. » Il ne devait pas en être ainsi. (Après un moment de recueillement.) Celle qui a manqué à l'honneur, n'est pas digne d'en porter les symboles. Je déchire ce voile et le jette au vent, comme elle a déchiré et jeté au vent son honneur. (Il prend le voile d'Adèle, le déchire et le jette au loin.)

JULIE.

Ah! monsieur, vous êtes cruel!

LAMBERT, à Julie.*

A votre tour à l'être... Arrachez à votre fille cette couronne et foulez-la aux pieds.

ADÈLE, plaçant sa main à son front pour défendre sa couronne.

Et moi, je ne le veux pas! je ne le veux pas!

LAMBERT, saisissant la main de Julie.

Je vous l'ordonne!

* Adèle, Julie, Lambert, Gérard.

JULIE.

Plutôt mourir!

LAMBERT.

Plutôt parler!

JULIE.

C'est moi qui suis coupable!... c'est moi!

LAMBERT.

Son nom! son nom!

JULIE.

Je ne puis pas le dire tout haut devant ma fille. (Elle s'approche pour dire tout bas le nom à Lambert.)

LAMBERT, la mettant entre lui et Gérard.

Il faut que nous soyons deux à l'entendre, madame... Son nom!

JULIE.*

C'est... c'est... monsieur de Grandval.

LAMBERT.

Monsieur de Grandval! Monsieur de Grandval n'existe plus! (Lisant le bas de la lettre.) « Si à minuit tu n'entendais pas cette cloche, c'est que je me serais délivré d'une existence désormais impossible. »

JULIE.

Eh bien!... maintenant, tuez-moi, et que ma fille vive.

LAMBERT, mettant la lettre dans sa poche.

Vous tuer!!!... Un châtiment plus terrible vous est réservé. Vous méritez une punition aussi grande que votre faute, une punition qui ne vous fera pas perdre une seule goutte de sang, mais qui vous le fera monter tout entier du cœur au visage comme si tous mes aïeux outragés se levaient de leur tombe pour vous accuser!

GÉRARD.

Lambert!

LAMBERT.

Laisse-moi. (Il embrasse sa fille, et la tenant sur sa poitrine il dit à Julie :) A genoux, madame, à genoux aux pieds de votre fille!

JULIE.

Aux pieds de ma fille!

* Adèle, Lambert, Julie, Gérard.